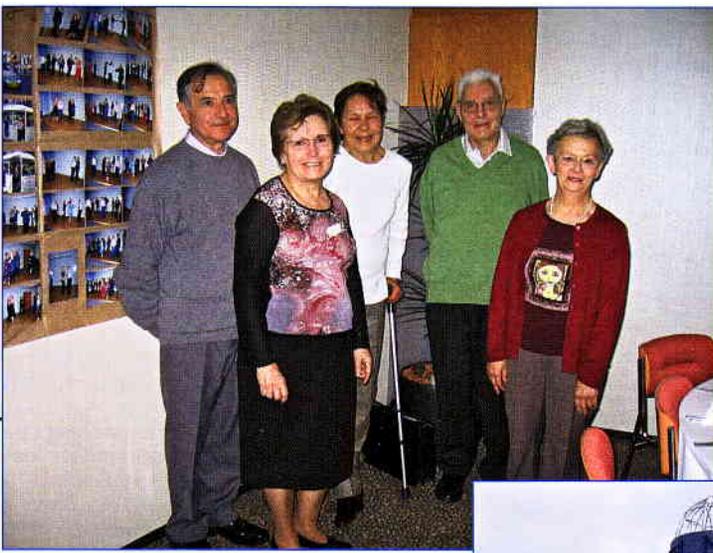


les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



Novalyc 2007

Changer de décor sans trop s'éloigner du centre de la Capitale, c'est la prouesse que nos ambassadrices du XIV^{ème} arrondissement - Geneviève Alessandra et Dolly Martin - ont réussi en proposant, pour cadre de notre repas printanier, le Novotel de la Porte d'Orléans. Malgré la pluie qui s'était elle-même invitée sans façon, il paraissait difficile de rater cet édifice de neuf étages dressant sa silhouette imposante à l'angle des boulevards Aristide-Briand et Romain-Rolland - angle droit avait tenu à préciser le Président dans son annonce - concrétisant la rencontre de deux personnages illustres et tous deux prix Nobel: de la paix pour le premier, de littérature pour le second.

● suite en pages 2 et 7



● En haut, les "nouveaux": de gauche à droite, Claude Monteilhet, Marie-Thérèse Mouly Lagnifoul, Simone et Claude Montacié et Annie Roques Caillaud ● Au dessous, l'imposante façade du Novotel de la Porte d'Orléans ● En bas, c'est par le Président en personne qu'est accueilli Claude Monteilhet.

Au temps où

Lycéennes, c'est notre nom;
nous ne voulons pas de surnom!
Nous sommes les bien-aimées
des potaches du lycée.
Et, quand nous les rencontrons,
avec joie, nous les lorgnons,
et nous leur disons, en chœur:
"Nous vous aimons sans exception"
L'dimanche, on se balade
dès neuf heures
du matin:
Caraman, c'est la promenade
de nos chers lycéens.
La casquette sur l'oreille,
le regard malicieux,
ils n'ont pas leur pareil
pour nous faire les doux yeux...

Pour moi, grâce à Simone Magnani, les paroles de l'hymne que nous entonnions avant le départ en vacances ne sombreront pas dans un injuste oubli, d'autant plus qu'elles semblent avoir été écrites à une époque où le "look" des lycéens était particulier.

A Laveran-Coudiat, nous chantions cet hymne d'autant plus à tue-tête que nous avions, comme auditeurs - et aussi comme spectateurs - assidus, les garçons du collège à leurs fenêtres.

Cependant, cette coutume a disparu rapidement: sans doute après le départ de nos Anciennes qui avaient, je crois, plus de tempérament, de personnalité et d'entrain que notre génération: je pense - entre autres - à Zina Madi, à Charlette Noblet, Claude Bondurand.

●●● suite en pages centrales

M. Ristori et son "trio des quatre"

Revu non sans quelque émotion notre quatrième A, en page 3 dans le numéro 43 des "Bahuts du Rhumel".

Je n'y vois pas Philibert Perret, mais je suis sûr qu'il était dans cette classe.

Je ne pense pas qu'il s'agisse d'Ahmed Bahri, sans pouvoir proposer un autre nom. Cet élève excellait dans toutes les matières, scientifiques ou littéraires. Je me souviens qu'en classe de seconde A'C, sous la férule de M. Molière, il écrivait ses dissertations directement "au propre", sans rature, ce qui m'impressionnait grandement.

Le tandem Méchin-Desfeux figure, inséparable, sur la photo. Tous deux formaient, avec Chardon et Audion, le groupe que M. Ristori appelait le "trio des quatre".

Un jour, pour agrémenter un cours de géométrie, Méchin et Desfeux, assis

côte à côte, se balançaient de conserve sur leur siège, en s'accompagnant des chaises voisines, vides. Ils jouaient à qui irait le plus loin vers l'arrière, tandis que M. Ristori, au tableau, s'efforçait à établir quelque théorème comme celui de l'égalité des angles alternes internes formés par deux droites parallèles et une sécante. Tout se passait dans le calme, chaque élève témoin de la scène souriant sous cape, mais sans plus, de l'audace et de la discrétion de ce jeu de balançoire insolite.

Soudain, un grand fracas fait sauter tout le monde. Méchin et Desfeux se retrouvent par terre, entourés de chaises renversées. J'ai oublié qui, assis derrière eux, n'avait trouvé rien de mieux que de reculer son pupitre qui faisait butée aux oscillations de nos deux camarades.

M. Ristori se précipite vers vers le lieu du crash;

"Desfeux! vous êtes-vous fait mal? lance-t-il, d'une voix chargée d'inquiétude.

Desfeux se relève lentement, reprend ses esprits comme s'il venait de se réveiller; il s'ébroue, se frotte les cuisines... "Non, non... non Msieur, finit-il par répondre, ça va!"

Aussitôt, le verdict ristorien traditionnel tomba, accompagné d'un ample mouvement du bras droit, main ouverte, les quatre doigts en éventail, pouce replié sur la paume, pour bien montrer le tarif:

"Alors... quatre heures!", avec des rrr fortement roulés, bien sûr.

Je crois que notre maître affectionnait le nombre quatre.

P. B.

Une fois franchie la lourde porte à tambour, le hall d'entrée tout aussi impressionnant offrait, par son volume et ses dimensions, un espace d'accueil où la totalité des adhérents de l'ALYC auraient facilement trouvé place.

Pour l'heure, une cinquantaine de camarades était attendue, et, pour les accueillir, le Président - primus inter pares - précédant, d'une courte longueur de Mercedes, Emmanuelle et Jean Dominique Foata - fut très agréablement surpris d'être lui-même devancé par le couple Fleck terminant de personnaliser les salons "Belle Ile" et "Marie Galante" aux couleurs de notre ALYC: leurs panneaux de photographies déjà prêts à capter déjà les regards, et les trois albums - eux-mêmes mémoires itinérantes de notre association - se préparant à répondre à la curiosité de chacun.



Dans ses propos de bienvenue, Jean Mappel rappela tout d'abord les conditions qui avaient présidé au choix du Novotel après la fermeture du Forum Val de Loire et les difficultés rencontrées par le Bureau pour assurer à nos rencontres de printemps, tout à la fois, qualité des prestations et modération des prix. Il exprima ensuite sa joie de retrouver un certain nombre de camarades dont les ennuis de santé - parfois sérieux - n'arrivent pas à entamer leur fidélité à nos rencontres.

Pour d'autres, en revanche, qui avaient tenu à le faire savoir, les contraintes restaient irréductibles et leurs regrets s'en trouvaient amplifiés.



LEGENDE DES PHOTOGR

A GAUCHE ● M. Meignien et S. Le Noane trinquent à l'heure de l'apéritif ● Dolly Martin "intérieurise" une partie de l'auditoire attentif aux propos de J. Mappel Meignien, S. Le Noane, L. Antonini, C. Monteilh et Xavier ● G. Alessandra, J.D. Foata et le couple Fleck lointains que se penchent S. Berleux, M. Teuma et A. DROITE ● Jean Douvreur et le prix de philosophie et le couple Paolillo ● Les couples Vallée et Charrière Y. Musy, S. Montacié, J. Lachaussée, J. Musy

Alcyaïades 2007 au Novotel post Forum

urde porte à tout aussi im- son volume ace d'accueil ts de l'Alyc é place.

quantaine de et, pour les primus inter e courte lon- manuelle et ut très agréa- lui-même de- terminant de "Belle Ile" et leurs de no- x de photo- ré déjà les re- eux-mêmes notre associa- ondre à la cu-

Il déplora, de la même manière, l'absence d'adhérents lointains dont la participation assidue avait longtemps instillé un petit parfum de pays étrangers, insulaires ou transalpins.

Enfin, avant de rappeler à tous, les prochains rendez-vous - hôtel Marina pour le repas sud-printanier du 20 mai, assemblée générale à Avignon les 5, 6 et 7 octobre - il nous fit partager sa joie d'accueillir parmi nous quelques nouveaux visages, persuadé, si ce n'est déjà fait, de leur prochaine et ferme adhésion à l'association:

- Marie-Thérèse Mouly née Lagriffou (Laveran 1948-56), de Courbevoie;
- Annie Roques née Caillaud (Laveran 1947-56) qui réside en Gironde;
- Claude Montacié (Aumale 1937-48) et Simone née Amoros son épouse, qui habitent Paris;
- Claude Monteilhet (Aumale 1959-57) venu de Menneval dans l'Eure.

Pour nous tous, bien sûr, ces adhésions ne faisaient aucun doute, et pour Renée Fleck encore moins, qui s'empressa de braquer son objectif sur les cinq anciennes et anciens lycéens, et de les "numériser" par anticipation sur la parution du prochain annuaire.

Ceci accompli, une mise en bouche s'imposait. Elle fut variée, raffinée, copieuse - bien que punch ou sangria aient été consommés avec modération - servie par un personnel dont la jeunesse le disputait au dévouement et à la compétence.

L'ambiance ne tarda pas à se faire chaleureuse et, une fois encore, Renée Fleck - profitant d'un point dominant que son flair professionnel lui avait suggéré - réussit à réunir l'ensemble des participants sur une même vue panoramique avant qu'ils ne rejoignent les salons où cinq tables rondes d'une dizaine de convives constituaient un ensemble harmonieux, coloré et chaleureux. Là, confortablement installés, ils ont pu apprécier tour à tour le "pressé de canard tiède", le "filet de lotte rôtie au lard fumé" ainsi que le "carpaccio d'ananas" offrant à chacun la petite touche de recherche originale du Chef, concrétisée par les commentaires des convives, nuancés même dans l'excellence.

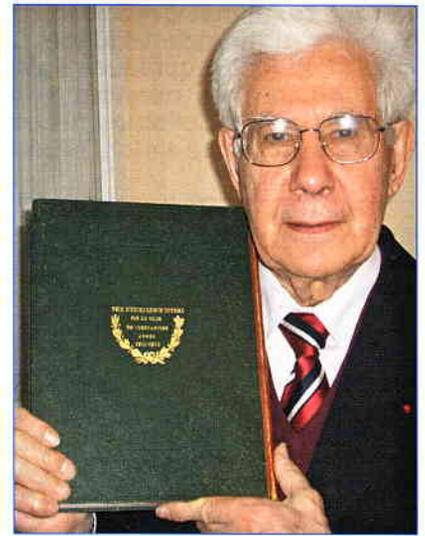
Le café arriva à point nommé pour amplifier les échanges d'une table à l'autre, notamment autour des derniers adhérents, leur découvrant un nouveau champ d'exploration de la mémoire. Ils furent aidés, en cela, par quelques camarades - Alycéennes le plus souvent - totalisant à elles seules quelques mégaoctates de mémoire vive et capables de redonner vie à certaines élèves au travers d'anecdotes qui mériteraient de figurer à la "une" des prochains numéros des "Bahuts du Rhumel".

Performance de la mémoire, certes, mais aussi émotion non retenue lorsque Jean Douvreur fit admirer le magnifique livre ayant, en 1912, récompensé son père Lucien, prix d'excellence de la classe de philosophie: magnifique ouvrage à tranches dorées, comme il s'en distribuait à cette lointaine époque, offert par la ville de Constantine comme l'indique une mention empreinte à l'or dans la couverture (1).

C'est dire que cette journée du 18 mars 2007 a tenu ses promesses, offrant à chacun un lot de petites joies qui l'aideront, nous en sommes persuadés, à patienter jusqu'aux prochaines rencontres, en souhaitant qu'elles aussi remportent le même succès.

Jean Dominique FOATA.

1 - Nous aurons l'occasion d'y revenir dans le prochain numéro.



venue, Jean bord les conidé au choix neture du Foifficultés renour assurer à nps, tout à la ons et modéna ensuite sa in nombre de is de santé - ent pas à en-encontres.

evanche, qui e savoir, les éductibles et ent amplifiés.

DES PHOTOGRAPHIES DE RENÉE FLECK

Le Noane trinquent au cœur d'un bon groupe d'Alycéens, à Martin "intériorise" pendant l'allocation présidentielle ● Une x propos de J. Malpel ● S. Harel, E. Lirola, Y. Amram ● M. nini, C. Monteilhet ● A. et S. Durand ● Les couples Reyre et ata et le couple Fleck ● C'est encore sur des souvenirs très rieux, M. Teuma et A. Ghazarian.

Et le prix de philosophie de son père ● M.T. Mouly, A. Roques ples Vallée et Challande ● J. Douvreur, E. et G. Bassinet achaussée, J. Musy, C. Montacié, J. Lachaussée, G. Douvreur.





gards, et les trois albums - eux-mêmes mémoires itinérantes de notre association - se préparant à répondre à la curiosité de chacun.

- Claude Monteilhet (Aumale 1959-48) et Simone née Amoros son épouse, qui habitent Paris;
- Claude Monteilhet (Aumale 1959-57) venu de Menneval dans l'Eure.

Pour nous tous, bien sûr, ces adhésions ne faisaient aucun doute, et pour Renée Fleck encore moins, qui s'empresse de braquer son objectif sur les cinq anciennes et anciens lycéens, et de les "numériser" par anticipation sur la parution du prochain annuaire.

Ceci accompli, une mise en bouche s'imposait. Elle fut variée, raffinée, copieuse - bien que punch ou sangria aient été consommés avec modération - servie par un personnel dont la jeunesse le disputait au dévouement et à la compétence.

L'ambiance ne tarda pas à se faire chaleureuse et, une fois encore, Renée Fleck - profitant d'un point dominant que son flair professionnel lui avait suggéré - réussit à réunir l'ensemble des participants sur une même vue panoramique avant qu'ils ne rejoignent les salons où cinq tables rondes d'une dizaine de convives constituaient un ensemble harmonieux, coloré et chaleureux. Là, confortablement installés, ils ont pu apprécier tour à tour le "pressé de canard tiède", le "filet de lotte rôtie au lard fumé" ainsi que le "carpaccio d'ananas" offrant à chacun la petite touche de recherche originale du Chef, concrétisée par les commentaires des convives, nuancés même dans l'excellence.

Le café arriva à point nommé pour amplifier les échanges d'une table à l'autre, notamment autour des derniers adhérents, leur découvrant un nouveau champ d'exploration de la mémoire. Ils furent aidés, en cela, par quelques camarades - Alycéennes le plus souvent - totalisant à elles seules quelques mégaoctates de mémoire vive et capables de redonner vie à certaines élèves au travers d'anecdotes qui mériteraient de figurer à la "une" des prochains numéros des "Bahuts du Rhumel".

Dans ses propos de bienvenue, Jean Malpel rappela tout d'abord les conditions qui avaient présidé au choix du Novotel après la fermeture du Forum Val de Loire et les difficultés rencontrées par le Bureau pour assurer à nos rencontres de printemps, tout à la fois, qualité des prestations et modération des prix. Il exprima ensuite sa joie de retrouver un certain nombre de camarades dont les ennuis de santé - parfois sérieux - n'arrivent pas à entamer leur fidélité à nos rencontres.

Pour d'autres, en revanche, qui avaient tenu à le faire savoir, les contraintes restaient irrédicibles et leurs regrets s'en trouvaient amplifiés.

—LEGENDE DES PHOTOGRAPHIES DE RENÉE FLECK—

A GAUCHE ● M. Meignien et S. Le Noane trinquent au cœur d'un bon groupe d'Alycéens, à l'heure de l'apéritif ● Dolly Martin "intérieurise" pendant l'allocation présidentielle ● Une partie de l'auditoire attentif aux propos de J. Malpel ● S. Harel, E. Lirou, E. Amram ● M. Meignien, S. Le Noane, L. Antonini, C. Monteilhet ● A. et S. Durand ● Les couples Reyre et Xavier ● G. Alessandra, J.D. Foata et le couple Fleck ● C'est encore sur des souvenirs très lointains que se penchent S. Berleux, M. Teuma et A. Ghazarian.

A DROITE ● Jean Douvreur et le prix de philosophie de son père ● M.T. Mouly, A. Roques et le couple Paolillo ● Les couples Vallée et Challande ● J. Douvreur, E. et G. Bassinot derrière Y. Musy, S. Montacié, J. Lachaussée, J. Musy, C. Montacié, J. Lachaussée, G. Douvreur.



gards, et les trois albums eux-mêmes mémoires itinérantes de notre association - se préparant à répondre à la curiosité de chacun.



et Simone née Amoros son épouse, qui habitent Paris;
- Claude Monteilhet (Aumale 1959-57) venu de Merneval dans l'Eure.

Pour nous tous, bien sûr, ces adhésions ne faisaient aucun doute, et pour Renée Fleck encore moins, qui s'empressa de braquer son objectif sur les cinq anciennes et anciens lycéens, et de les "numériser" par anticipation sur la parution du prochain annuaire.

Ceci accompli, une mise en bouche s'imposait. Elle fut variée, raffinée, copieuse - bien que punch ou sangria aient été consommés avec modération - servie par un personnel dont la jeunesse le disputait au dévouement et à la compétence.

L'ambiance ne tarda pas à se faire chaleureuse et, une fois encore, Renée Fleck - profitant d'un point dominant que son flair professionnel lui avait suggéré - réussit à réunir l'ensemble des participants sur une même vue panoramique avant qu'ils ne rejoignent les salons où cinq tables rondes d'une dizaine de convives constituaient un ensemble harmonieux, coloré et chaleureux. Là, confortablement installés, ils ont pu apprécier tour à tour le "pressé de canard tiède", le "filet de lotte rôtie au lard fumé" ainsi que le "carpaccio d'ananas" offrant à chacun la petite touche de recherche originale du Chef, concrétisée par les commentaires des convives, nuancés même dans l'excellence.

Le café arriva à point nommé pour amplifier les échanges d'une table à l'autre, notamment autour des derniers adhérents, leur découvrant un nouveau champ d'exploration de la mémoire. Ils furent aidés, en cela, par quelques camarades - Alycéennes le plus souvent - totalisant à elles seules quelques mégaoctates de mémoire vive et capables de redonner vie à certaines élèves au travers d'anecdotes qui mériteraient de figurer à la "une" des prochains numéros des "Bahuts du Rhumel".

1 - Nous aurons l'occasion d'y revenir dans le prochain numéro.

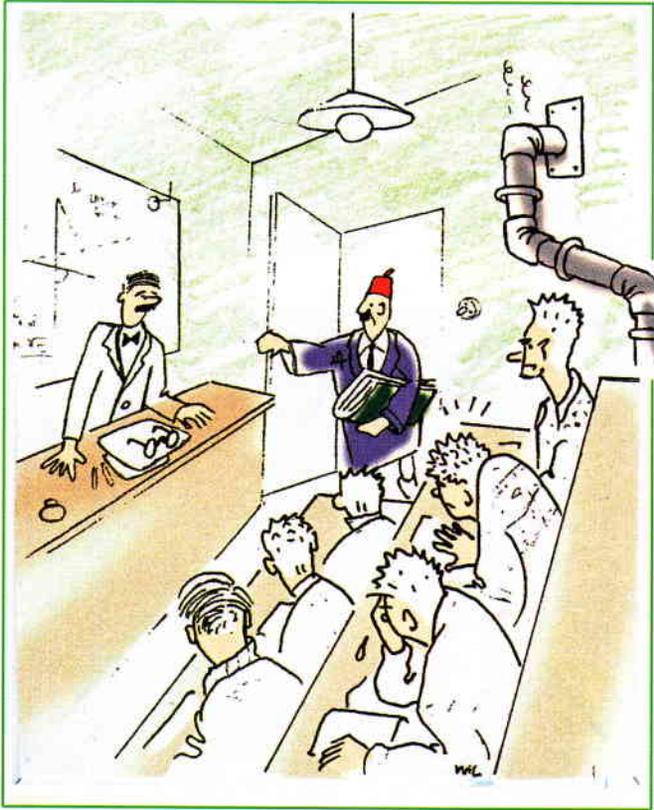


—LEGENDE DES PHOTOGRAPHIES DE RENÉE FLECK—

A GAUCHE ● M. Meignien et S. Le Noane trinquent au cœur d'un bon groupe d'Alycéens, à l'heure de l'apéritif ● Dolly Martin "intériorise" pendant l'allocation présidentielle ● Une partie de l'auditoire attentif aux propos de J. Malpel ● S. Harel, E. Lirola, Y. Amram ● M. Meignien, S. Le Noane, L. Antonini, C. Monteilhet ● A. et S. Durand ● Les couples Reyre et Xavier ● G. Alessandra, J.D. Foata et le couple Fleck ● C'est encore sur des souvenirs très lointains que se penchent S. Berleux, M. Teuma et A. Ghazarian.
A DROITE ● Jean Douvreur et le prix de philosophie de son père ● M.T. Mouly, A. Roques et le couple Paolillo ● Les couples Vallée et Challande ● J. Douvreur, E. et G. Bassinot derrière Y. Musy, S. Montacié, J. Lachaussée, J. Musy, C. Montacié, J. Lachaussée, G. Douvreur.

La parole est à l'image

Préférant s'exprimer avec son crayon plutôt que par la plume, notre camarade Maurice Crétot a choisi de reconstituer à sa façon quelques scènes familières aux ex-lycéens d'Aumale, en donnant la parole à l'image. Voici quatre moments inoubliables de ce que fut, jadis, notre vie lycéenne, la sienne s'étant située entre 1938 et 1944.



L'angoisse

Matinée du mercredi ou du samedi: angoisse des cancre et des agités! Salah, auxiliaire administratif, frappe à la porte de chaque classe et y pénètre. Il a, sous un bras, le gros registre des absences, mais aussi les redoutables bulletins de "colles" pour les élèves conviés au bahut, le lendemain...



Les couleurs

Devant une classe rassemblée dans la cour pour la circonstance, un surveillant général préside la cérémonie, et un secrétaire envoie les couleurs tandis qu'un auxiliaire administratif roule tambour.



La détente

Le "sou", jeu préféré des potaches à la récréation... mais gare! il y a toujours un pion en embuscade



Le quatre-heures

A la fin des classes, après le départ des externes, un garçon de cuisine s'est installé dans la cour, avec un grand panier rempli d'épaisses tranches de gros pain et une boîte de chocolat noir, à l'intention des internes et des demi-pensionnaires.



L'année du dernier coup de collier

Une photographie de classe où les élèves sont groupés autour du professeur, les petits assis devant, les grands debout derrière; avec, au bas, le nom de chacun, quoi de plus banal.

Si ce n'est que, pour les trente-cinq lycéens représentés, elle symbolisait, cette année-là, le dernier instantané d'un long parcours d'initiation à la connaissance et à la vie.

Eux qui avaient fait le choix, peut-être même le pari de marier d'harmonieuse façon les sciences exactes et la philosophie - ne parlait-on pas, quelques années auparavant, de la classe de philo-sciences?

À ce moment précis où le professeur Aron les accompagne, ils ont encore en mémoire ce jour où, faisant son cours sur les hydrocarbures, il ne cessait de consulter son livre de référence, tout en effectuant des allées et venues le long de la paillasse, ce qui avait le don d'irriter son auditoire au point qu'on entendit soudain s'élever, du fond de la classe, sur le même ton de fausset qui lui était propre, une rumeur persistante: "Lamirand! Lamirand!", Lamirand et Joyal étant le grand classique de physique-chimie de l'époque.

Et le professeur Aron de répondre, sur le même ton: "Oui! les pétroles d'Iran." Nous n'avons jamais su exactement si c'était là une parade élégante face à notre attitude impertinente ou simplement la manifestation d'une défaillance de son acuité auditive.

Mais M. Aron n'était pas le seul à figurer au palmarès de cette année 1948. Comment, en effet, oublier M. Challier, notre professeur de mathématiques, dont le profil disgracieux et la voix chuintante avaient inspiré bon nombre d'imitateurs?

L'un d'entre eux y excellait, et, un jour, ne mesurant ni son audace ni son manque de charité, il interpella le professeur au beau milieu de son cours, et lui suggéra de recourir à la chirurgie esthétique, en lui proposant l'adresse d'un éminent spécialiste constantinois.

Pour mieux accréditer sa proposition, le parodiste n'hésita pas à utiliser les mêmes gestes que ceux auxquels recourait le professeur au cours de ses démonstrations: un large mouvement du bras droit exécuté dans un plan horizontal, à hauteur de la ceinture, lequel n'était pas sans rappeler le geste ample du semeur, mais avec un tempo plus rapide.

C'est sur ce même geste, d'ailleurs, que M. Challier mit fin à ce dialogue de sourds, en demandant à l'élève de se taire, vu que ses propos n'avaient aucun rapport avec les mathématiques.

Comment oublier, par ailleurs, notre jeune professeur de philosophie, M. André Robinet, dont les qualités pédagogiques et la diction parfaite nous avaient d'emblée séduits, notamment lorsque, sans note aucune, il nous tenait en haleine, dès le lundi matin, deux heures durant!

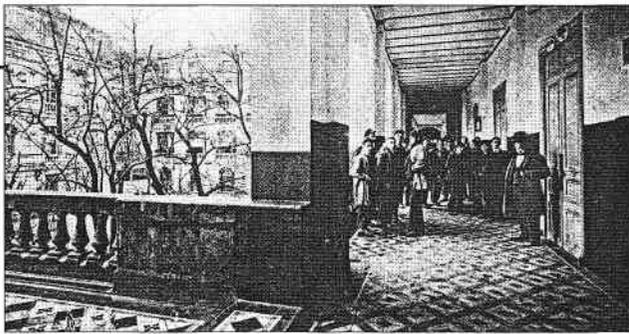
Comment oublier les débats thématiques organisés par lui sur la scène de l'ancien gymnase, débats auxquels il souhaitait imprimer une certaine solennité: deux élèves se portaient mutuellement la contradiction; et je me souviens parfaitement d'avoir ainsi eu à défendre les passions, cependant que mon camarade Doukhan devait, lui, dénoncer leur insuffisance néfaste.

Comment oublier la passion hautement communicative de M. Robinet pour le théâtre contemporain, avec, au premier plan, Jean-Paul Sartre et les Existentialistes: "La Nausée", "Huis-Clos" et la "P. respectueuse", ce dernier titre qu'il prononçait - non sans un brin de coquetterie et dans une tonalité pleine de charme - La Peu-tain respectueuse".

Jean Dominique FOATA.

Sciences Exprimmentales 1947-48

De haut en bas, de gauche à droite: Dumazert, Ben Yahia, J. Aouizerate, Zerblib, Bensussan; puis Schaub, Antonini, Sens-Olive, Vitiello, Joland, Renard, Cohen, Torche, Atsamena; puis P.S. Attali, Balestrieri, Foata, Lévy, Bensaïd, Aït Abdesslam, Doukhan, Lassaouani, Arnaud, Duplan; puis P.J. Attali, Dadoun, W. Aouizerate, Taïeb, M. Aron, Bourghoud, Camezuli, Mentouri et Mecheri.



Magique souvenir

Je revois, dans la cour en délire, un gamin
 Fatigué de traîner ses pieds dans la poussière,
 S'asseoir sur un banc vert, son goûter à la main,
 Et - grignotant, rêveur - suivre, dans la lumière
 D'un ciel éblouissant, le vol noir d'un chouca...
 L'oiseau, toujours le même, a compris, il le guette:
 Il se souvient du pain qu'hier encore il piqua,
 Et que l'enfant prépare et pétrit en boulette...

O rêves enfiévrés! magique souvenir!
 Image pure enluminant le cœur atone...
 Quand la bise inhumaine mord et fait jaunir
 La feuille qui s'affole et danse au ciel d'automne,
 Je revois, au sortir d'un sombre corridor
 Où traînent les relents des classes de chimie,
 Le platane impavide au diadème d'or
 Qui pose un reflet roux sur l'asphalte endormie.

Comme je vous revois, vous, mes chers professeurs!
 O! combien je vous dois d'heures inoubliables,
 Faites de riens suaves, faites de douceurs
 Mais qui marquent l'enfant d'empreintes ineffables:
 Senckeisen, Martin, Vega-Ritter, Hauvet
 - O Weh! (1), le mot d'esprit finit en catastrophe -
 Hartz, Leca, Recouly, l'impassible Bonnet,
 Canazzi le lettré, Devaud le philosophe...

Mais voici - dominant sa classe - monsieur Loup,
 Maître magicien et grand semeur de rêves,
 Qui nous couvait d'un soin paternel et jaloux.
 Ah! qu'ils vous admiraient, tous vos jeunes élèves!
 C'était leur source fraîche au sortir du latin:
 Là, les elfes légers qui dansent sous la lune
 Savaient, pour retremper notre cœur enfantin,
 Laisser dormir, un temps, la syntaxe importune.

Parfois, je demandais au maître de sortir...
 Je filais doucement dans la cour solitaire,
 Un peu pour m'évader, beaucoup pour ressentir
 Le poids majestueux de ce silence austère
 Qui plane sur l'école où tout n'était que cris;
 Silence à peine ému par la lourde pendule
 Qui sonne la demie, ou par les moineaux gris
 Tenant, sous l'acacia, leur gai conciliabule...

Tous, Maltais, Juifs, Chrétiens, Arabes ou Kabyles,
 Nous étions tous unis, vibrant d'un même cœur,
 Luttant loyalement pour que le plus habile
 - Enfant d'un fellah pauvre ou fils d'un ingénieur -
 Soit toujours couronné pour son propre mérite;
 Et, dans ton fier creuset où se forge l'élite,
 Nous avons, bien souvent - sans savoir - récité
 Cet hymne fraternel bravant l'éternité.

Sois fier, cher vieux Bahut, poursuis ta mission,
 Diffuse ta culture et ta noble espérance...
 Le commis-épicière, le maréchal de France
 Ont connu, sur tes bancs, les mêmes émotions...
 Forme tes fils, à l'ombre admirable et féconde
 De ton mur centenaire où bout l'Humanité.
 Essaimant dans la gloire et dans la liberté,
 Fais rayonner la France aux quatre coins du Monde.

René PÉRICAT.

1 - En allemand: "Quelle douleur!"... Ce fut un beau déluge
 de consignes lorsque le bon papa Hauvet s'en aperçut...

Celle qui fit disparaître liquettes et cols durs!

Mes parents habitaient une
 ferme très isolée dans la com-
 mune de Belezma, une région
 comprise entre la chaîne des
 Aurès et la vallée du Rhumel:
 on ne devait pas compter plus
 de cinq fermes européennes
 sur plus de cinquante kilomè-
 tres entre Corneille et Châ-
 teaudun.

Du fait de cet isolement, mes
 tantes maternelles se relayè-
 rent pour m'élever et m'édu-
 quer dès que je fus parvenu à
 l'âge scolaire.

J'effectuai mes premiers pas
 d'écolier à Ain Beïda, où le
 mari de la plus jeune de mes
 tantes entamait sa carrière
 militaire comme lieutenant
 de tirailleurs algériens.

Par suite des changements
 d'affectation de cet oncle, je
 me retrouvai, en 1927, sur le
 Rocher de Constantine, à l'é-
 cole Jeanmaire qui était alors
 en cours de finition.

Nous habitions une villa
 rue Jules-Ferry à Bellevue, à
 quelques pas de la maison de
 M. Henri Martin, professeur
 d'histoire et de géographie.

M. Puyade, le directeur de
 notre école - instituteur des
 plus compétents et des plus
 dévoués - formait nos jeunes
 cerveaux d'exemplaire façon.

Après le concours des bour-
 ses - passé en même temps
 que Zézé Pozzo di Borgo - je
 fis mon entrée en sixième.

Entre temps, ma tante Blan-
 che ayant dû suivre en Corse
 son capitaine de mari, passa
 le relais (moi, en l'occurrence)
 à ma tante Francette, épouse
 d'un agent d'assurances.

Cette tante Francette - aussi
 jolie que déterminée - était
 dotée d'un caractère explosif
 et dominateur. Elle pensa que
 je ferais de meilleures études
 si j'étais pensionnaire.

Un premier contact - admini-
 stratif - fut pris avec Mme
 Mérouze, secrétaire du Pro-
 viseur, qui fit remplir les for-
 mulaires d'usage, indiqua le
 numéro matricule qui ne me
 quitterait plus, et remit la lis-
 te des pièces du trousseau.

Puis vint le jour de l'entre-
 vue avec M. Blanc, dans ce
 grand bureau où nul ne péné-
 trait sans se sentir la glotte
 un peu sèche.

Là, nullement intimidée, ma
 tante exhiba la liste du trous-
 seau et, péremptoire, déclara
 - d'un ton qui n'admettait pas
 la réplique - que je ne porte-
 rai pas de chemise de nuit
 comme il était d'usage depuis
 des lustres, mais que j'aurai
 des pyjamas: d'ailleurs, ceux-
 ci étaient déjà réglementai-
 rement immatriculés!

M. Blanc tenta bien une es-
 quisse de protestation... mais
 que faire devant une jeune
 femme à la fois si jolie et aus-
 si fougueuse?

Après cette première passe
 d'armes tout à son avantage,
 la tante Francette exigea que
 je ne porte que des chemises à
 col souple...

Nouvelle tentative de pro-
 testation, suivie d'un nou-
 veau succès pour ma tante:
 grâce à elle - je peux l'affir-
 mer hautement aujourd'hui -
 les cols durs et leurs boutons
 satellites ne tardèrent pas à
 disparaître, et mes camarades
 potaches se trouveront déba-
 rassés enfin de ces carcans
 rigides et inconfortables qui
 tant serraient la gorge.

Je dois ajouter que ma pre-
 mière apparition en pyjama
 au dortoir provoqua bien des
 remous, chez les pensionnai-
 res comme chez les surveil-
 lants, et je vois encore très
 bien, à bien des années de
 distance, le regard ébahi de
 l'infortuné M. Hanane, maî-
 tre d'internat, qui resta inter-
 dit, pétrifié un long moment,
 en se demandant quelle atti-
 tude il lui fallait observer au
 spectacle inhabituel d'un pe-
 tit potache non pourvu de la
 sacro-sainte liquette...

Pierre Guy ROCHU.



Au temps où je cousais... "mal, exprès!"

En 1956-57, j'étais en Philo 1, au lycée Laveran du Coudiat, et voici ma classe, ci-dessus: de haut en bas et de gauche à droite, Mouton, Benhaïem, Jocelyne Andrieu, Bonin, Vaneclair, Carfentan; puis Aubreton, Damiens, Jacqueline Dou, Olivet, Laloum, Lelouche, Forte, Metens, Sylviane Vicair, Aplincourt; puis Paray, Tronc, Pigeon, Marie Jeanne Rudmann, Mlle Renault, professeur de math, Suzlée, Aline Nakache, Mimoun et Zerbib.

A mes deux Laveran, j'ai toujours vécu en pensionnaire, et, pour nous internes, la grande injustice était que, même pour des écarts de conduite à l'externat, nous étions totalement privées de sortie, le week end: j'ai passé les dimanches de mon année scolaire 1951-52 plus souvent consignée au lycée que filant vers Bellevue, chez ma correspondante, grand-mère de mes cousines Annie et Michelle Roggy.

C'est qu'il ne fallait pas plaisanter, en français, avec Mlle Mariaud, ni même en couture avec Mme Olivès!

"Coud mal, exprès", ça ne fait pas bien sur un bulletin trimestriel... et mon admiration allait à Geneviève Baudet qui cousait et brodait si magnifiquement.

L'hiver 1951-52 m'a aussi souvent conduite à l'infirmerie pour des otites à répétition... Notre vieux Laveran de la rue Nationale était, en cette saison, triste et froid: un vrai royaume des courants d'air, particulièrement dans notre dortoir surchargé où les lits - séparés par moins de 40 centimètres - avaient envahi la salle des lavabos... j'y avais le mien devant une porte mal jointée.

Aussi, quel émerveillement, une fois au Coudiat, de se trouver dans des chambres de douze, avec lavabos et bidets. Et, plus tard (privilège de l'âge) d'avoir un box individuel, avec un rideau qui préservait notre intimité... jusqu'à l'extinction des lumières où il devait alors être ouvert, nos surveillantes étant sans doute astreintes à des tournées d'inspection nocturne.

Certes, la chaleur ne régnait pas vraiment dans ces dortoirs - surtout le matin à 6 heures 30 - mais il y avait un progrès par rapport à l'ancien établissement.

Pourtant, notre vieux lycée a laissé de bons souvenirs aux internes que nous étions, malgré son air de caserne. Nous y avons joué des parties acharnées de ballon-prisonnier ou de cache-cache, sous des galeries où il y avait tant et tant de recoins! Au Coudiat, par contre, où se cacher, dans cette cour nue, à l'équerre?

Je crois que notre vieux lycée nous permettait de rêver, avec ses grands escaliers de pierre où l'on se prenait pour des princesses descendant de leur donjon... Avec ses géraniums aux fenêtres donnant sur la cour, dont les pétales carmin permettaient de se faire des ongles pointus et rouges, à la mode.

Plus tard, en professant, je me suis aperçue que nombre de vieux lycées parisiens ou bordelais n'étaient pas très différents du vieux Laveran...

Une chose, cependant, leur manquait: l'odeur de crotte, de purin, que les fenêtres barreaudées et grillagées du rez-de-chaussée - parfois entrouvertes - laissaient monter des rues avoisinantes.

De toutes les enseignantes m'ayant marquée, c'est Mlle Porcherot, professeur agrégée d'allemand, qui me vient immédiatement à l'esprit.

Elle était grande, d'aspect sévère, et... adorait me faire dire que mes arrière-grands-parents et leurs parents venaient du Grand duché de Bade.

Avec un de ses collègues du lycée d'Aumale, elle organisait des séjours à Innsbruck.

A propos du fameux Gaffiot, elle nous avait dit qu'à l'agrégation, n'ayant - bien sûr - pas droit aux dictionnaires allemands, le Gaffiot lui aurait été très utile pour rechercher des racines de mots.

Le souvenir de Mlle Martin, professeur d'anglais, m'est revenu grâce aux "Bahuts", et - surtout - le souvenir de celui qui devint son époux, M. Tolla: à l'oral du bac, sans doute ému par des trous dans mes connaissances en mathématiques, il n'a pas voulu me laisser repartir totalement ignare, et il m'a fait une démonstration au tableau... un vrai cours particulier.

Mais c'est l'allemand qui m'attirait, même si j'avais été impressionnée par une surveillante d'internat, Mlle Schlesinger... ou "Schlesingerova" comme elle nous avait dit de l'appeler: rescapée d'un camp en Allemagne, elle avait un numéro tatoué sur l'un de ses bras.

Grâce aux "Bahuts du Rhumel", bien des noms me reviennent en mémoire, et je suis très admirative devant celles et ceux qui ont des souvenirs précis et toujours intéressants à rapporter.

Aussi, je les prie de me rappeler le patronyme de cette brave surveillante générale que nous avions surnommée "Pépette"...

Marie Jeanne
COUGET RUDMANN.

Chemise à col dur ou mou, pyjama ou liquette de nuit, uniforme trois pièces, casquette, tout le trousseau des pensionnaires s'achetait aux "Grands magasins du Globe", rue Caraman, à l'entrée duquel on voit poser, ci-contre, une partie du personnel de l'établissement, depuis M. Durguet, expert bijoutier-horloger, (2ème en partant de la gauche) jusqu'au simple chaouch en uniforme à col armoirié, en passant par les chefs de rayon, les vendeurs et les vendeuses.





“Olim, olim, voyons, mesdemoiselles!”

Je les revois toutes, l'une après l'autre, sur cette photographie de classe aujourd'hui septuagénaire, comme si les jours et les jours n'avaient jamais passé: de gauche à droite et de haut en bas, Marie-Thérèse Antonini, Suzanne Hannoun, Berthe Aouizerate, Reine Guedj, Mireille Tenoudji; puis Paule Oliverio, Gisèle Fabrer, Angèle Vizavona, Paule Sultan, Yvette Méchin, Suzanne Commengé, Gilberte Dumontet, Suzanne Dournon; Evelyne Canitrot, Huguette Onorato, Lydie Monteilhet, Arlette Rulfo, Janine Landi-Bénos, Marie-Renée Gaillard, Marie-Louise Durand, Yvonne Martin et enfin Léone Eppe.

Sans professeur pour présider traditionnellement le groupe - assise au centre du premier rang - mais avec, pour toile de fond, un coin très évocateur du vieux lycée de la rue Nationale si cher au cœur de beaucoup d'ainées.

Nous étions alors en classe de seconde AB, et c'est Mme Georgette Césari qui nous enseignait le latin et le grec, pendant cette année scolaire 1937-38.

Petite, menue, mignonne - avec ses très longs cheveux tressés en macarons sur les oreilles - nous l'aimions bien.

On la surnommait “Petite Julotte”, sans méchanceté aucune, car son mari - bien qu'il se prénomât Joseph - était surnommé “P'tit Julot” (à cause du César de Césari) par nos camarades lycéens. Pas grand, il était aussi brun qu'elle était blonde.

Ils avaient adopté deux beaux petits jumeaux - blonds comme elle - et que nous admirions.

Madame Césari était gentille, trop gentille même et pas assez sévère, ce qui contribua, je pense, à faire baisser notre ardeur pour les études “latines” et le niveau de notre savoir.

Un jour, pendant que - malgré son aide - nous déchiffrions péniblement le texte d'un auteur latin, la porte de la classe s'ouvrit et l'on vit entrer un Inspecteur.

Terreur! on ne l'attendait pas! Après les salutations d'usage, il s'assit et dit: “Continuez”.

Nous étions toutes figées, et notre chère Madame Césari, pour sa part, semblait terriblement intimidée.

On continua cependant, mais non sans difficultés supplémentaires: nous butions sur la plupart des termes.

Alors, arriva un fameux *olim*.

La lycéenne qui se trouvait, à ce moment-là, “sur la sellette” ne sut pas le traduire.

Toutes les meilleures élèves furent interrogées à tour de rôle: Marie-Renée Gaillard, la première en version, Arlette Rulfo, Paule Oliverio, Marie-Louise Durand, Gilberte Dumontet... aucune ne savait ce que signifiait ce mot *olim*.

Notre professeur essaya de raviver notre mémoire: “*Olim, olim, voyons, olim, mesdemoiselles, nous l'avons déjà vu!*”...

Hélas! nos mémoires demeuraient piteusement défaillantes.

Quant à moi, j'avais l'impression de voir cet *olim* pour la première fois. Mais qu'est-ce que ce mot pouvait vouloir dire?

Madame Césari était consternée; l'Inspecteur prenait un air pincé, réprobateur, ironique, étonné qui semblait dire: “Comment, vous, élèves de seconde, vous ignorez ce mot!”

Enfin, il nous donna lui-même la réponse: “*Olim, c'est: autrefois, jadis.*”

“Ah! oui!” se souvinrent alors quelques camarades...

Je crois bien que, pour moi, c'est ce jour-là que j'ai appris, et, depuis, je ne l'ai plus jamais oublié.

Mais c'est bien loin, tout ça! Nous avions quinze ans. C'était... autrefois, un olimissime jadis...

Yvonne B. MARTIN.

les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean MALPEL
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine - 01 64 37 15 40
 - Vice-Présidente Janine SADELER
“Le Cerisier” 68, avenue du Nid
83110 Sanary - 04 94 74 64 86
 - Trésorier Michel CHALLANDE
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier - 04 67 99 34 39
 - Secrétaire Guy LABAT
4, Mas de Mounel
34160 St Bazille de Montmel - 04 67 86 13 26
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
● Jean BENOIT 440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg St-Maurice
04 79 07 29 31



Fedelweiss
☎ 04.79.07.05.33